

Retour de l'âme

Julia Kristeva s'inquiète du danger
« des idées qui mènent le monde »

par André Green

LES NOUVELLES MALADIES DE L'ÂME

de Julia Kristeva.
Fayard, 351 p., 120 F.

L'héroïne des *Mandarins* (1) était psychanalyste, l'auteur des *Samouais* (2) l'est. Julia Kristeva ne renie pourtant rien de ce qu'elle était avant de le devenir. Simple-ment, elle ne le sera plus de la même manière. Tout comme l'allusion transparente au couple de la **génération précédente** (explicitement avouée par elle) ne relève pas de la répétition mais de la diffé-rence.

L'enquête nous mènera sans doute du côté de cette « structure ouverte » dont Julia Kristeva fait l'hypothèse. L'expression fait moins penser à Umberto Eco qu'elle ne nous invite à revoir le structuralisme, celui dans lequel la téméraire impatience de notre jeunesse s'était forgé une discipline inflexible que le temps a forcé à assouplir. L'« ouverture », ici, n'est pas une figure de relativisation ou la marque d'un compromis prêt à nouer de nouvelles alliances théoriques, elle est inscrite au cœur même de la structure pour en bouleverser l'intelligence. C'est ce qu'accomplit avec courage - j'y insiste - l'œuvre de Kristeva.

On l'aperçoit bien dans sa fidélité à ses objets d'étude et à ce qu'elle continue d'être - savante analyste de textes - bien qu'elle n'ait jamais confiné son intérêt à la seule textualité. Chez elle, le regard sur le monde s'est affranchi de l'intimation à ne traiter que de la langue parlée ou écrite. Et c'est bien cette sollicitation par le monde et cette curiosité - presque avide - pour la vie et pour les formes de celle-ci qui donnent à penser, qui lui firent sauter le pas et aller (nonobstant les raisons personnelles qui sont à la source de toute démarche analytique) vers l'analyse.

Les nouvelles « pensées »

Cette ouverture-là fut décisive. Elle survenait - hasard ? - à un moment où la psychanalyse elle-même vacillait ; le besoin insistant se faisait sentir dans ses rangs de briser le carcan d'une pensée menacée d'enfermement. La pensée audacieuse de certains n'avait pour autant pas levé chez tous le soupçon - aggravé lorsqu'il s'agit d'une discipline théorique et pratique - que la nouvelle science nous fasse tomber de Charybde en Scylla. La solution pouvait se révéler, à l'usage, plus invalidante encore que le marasme qui avait provoqué l'impérieuse nécessité d'un désembourbement. Kristeva a été le témoin de tout cela, s'est mise à l'épreuve de la pratique, a fait ses choix et s'est résolue à décider seule de la direction à prendre. Elle a connu « l'intensité délicate et étourdie » de l'identification de l'analyste à l'analysant. « Face à lui, dit-elle, la seule chose que je sache est que j'ai à répondre. Tout (e) seul (e). Pour qu'une nouvelle question surgisse. »

Sa profession de foi en la psychanalyse ne vient pas du sentiment que celle-ci a toutes les clés, mais de ce qu'elle est la seule à chercher les réponses aux bonnes questions. Et Dieu sait que celles-ci foisonnent quand on couvre un tel champ : société, Histoire, littérature, clinique ! Sans doute risque-t-on de trop embrasser. Ça et là, on peut se sentir l'envie de lui demander raison de certaines de ses affirmations. Mais c'est peu de chose tant le danger d'asphyxie par la technicisation excessive, s'il est moins évident, constitue un péril grave pour l'avenir de la pensée psychanalytique.

Cet ouvrage est le premier où son auteur a réussi à combler l'hiatus que laissait paraître jusque-là l'inégal développement de ses capacités littéraires et réflexives par rapport à son expérience psychanalytique. Qui plus est, l'inspiration qui guide la pensée de Kristeva me paraît devoir être saluée comme une de celles qui pâtit le moins d'une charge idéologique qui en entrave la progression. L'auteur du *Deuxième sexe* ne ménageait pas ses critiques contre l'auteur de la *Psychologie des femmes*. Kristeva rend hommage à Hélène Deutsch et se reconnaît en elle. C'est aussi d'idéologie qu'a souffert la psychanalyse à l'ère structuraliste.

Aujourd'hui, de nouvelles « pen-

sées » pointent. Celle des neurosciences, du cognitivisme entre autres. Kristeva ne les ignore ni ne les méprise. Elle examine leurs découvertes, qui s'implantent fermement en psychiatrie et en psychologie, déterminées à déloger la psychanalyse. Et si elle critique le danger qui pointe ici d'une tentation de non-savoir, elle montre qu'elle peut intégrer - dans une perspective critique - certains aperçus nouveaux issus de ces disciplines, sans que rien ne soit entamé du bien-fondé du point de vue psychanalytique.

Ni signifiant ni neurotransmetteur - Kristeva conteste l'usage qui en est fait pour servir de référent à une théorie du psychisme, tout en reconnaissant qu'ils interrogent, aux deux pôles de l'activité psychique, la nature de celle-ci. Non sans raison, elle réaffirme son accord avec Freud, sur le rôle basal des pulsions dans le psychisme - alors que dans les rangs des psychanalystes nombreux sont ceux qui, au nom d'un aggiornamento souvent fondé sur des raisons étrangères à la psychanalyse elle-même, désertent cette conquête majeure, - et avec Lacan, pour sa découverte du symbolique.

Illusion des féminismes

Mais il n'y a ici ni allégeance ni adhésion à un dogme. Davantage, elle plaide en faveur de l'imaginaire, naguère ostracisé - dont le déploiement est essentiel à la constitution de l'espace psychique ; elle demande à ce que soient reconus les fondements non langagiers (sensoriels, énergétiques, cognitifs à l'occasion) du psychisme. Elle ne sous-estime pas le pouvoir des formes mais elle est encore plus sensible à la pensée des organisations (que la clinique enseigne à travers les diffractations des constellations psychopathologiques).

Elle sait que la mise en évidence de celles-ci présuppose la reconnaissance de l'hétérogène, la détermination des types de matériaux appelés à se combiner, les différents modes de liaison et d'exclusion, aboutissant à des ensembles conflictuels, architecturalement doués de stabilité mais mobiles, fondés sur des logiques et des économies tendues entre les extrêmes du vivre-pulsionnel et du penser-symbolique. C'est une conception de la transformation qui s'exprime ici et qui prend heureusement le relais de la « générativité grammaticale » qui fit figure de modèle général autrefois. Il y a une généalogie des signes cognitifs, sémiotiques et linguistiques, là où nous serions tentés d'en faire des pivots de systèmes.

L'âme renaît de ces tentatives. Cherchez mieux, vous verrez que Kristeva n'est pas la seule à annoncer cette résurrection. Elle, pour sa part, la reconnaît devant ces nouvelles maladies qui font entrevoir la menace de sa disparition. Nous n'avons que trop l'occasion de vérifier aujourd'hui que les civilisations sont mortelles ; mais l'âme ? En fait, le livre annonce en même temps le danger que lui font courir « les idées qui mènent le monde » aujourd'hui. Celles-ci, peut-être, voudraient profiter de l'effondrement de certaines croyances en ces temps obscurs et proclament la révocation de la psyché. A côté de la faillite de systèmes de pensée extérieurs à la psychanalyse, certains paradigmes auxquels celle-ci a prêté la main sont bousculés. Echec des idéologies qui mirent le père en place prépondérante aussi bien que de celles qui en annoncèrent la mort. Illusion et fourvoiements des féminismes.

La pleine considération que Kristeva accorde au maternel - à la dette à son égard - ne vient pas grossir les rangs d'un féminisme qui succombera moins aux coups de ses adversaires que sous son propre poids. Pas plus que la référence à l'archaïsme des images maternelles ne suffit à fonder une théorie psychanalytique consistante. Kristeva cherche à juste raison la définition d'un nouvel espace où les sexes inventeraient un nouveau rapport, pour affronter... le futur ? - non, le présent.

(1) Pour ce roman, Simone de Beauvoir a obtenu le prix Goncourt 1954.

(2) Premier roman de Julia Kristeva (Fayard, 1990).